

## TROIS QUESTIONS A...

## Marianne Rivière

Violoniste, présidente de l'Orchestre Padeloup

**1** Votre formation lancera le 23 octobre à Gaveau la saison de son cent cinquantième anniversaire. Quel était le projet du fondateur Jules Padeloup et comment, aujourd'hui, être fidèle à ses idéaux ?

**Marianne Rivière :** Ses « Concerts populaires » ont marqué un tournant – la musique symphonique, alors souvent cantonnée aux concerts spirituels ou mondains, s'ouvrait à tous. Padeloup a eu l'audace de proposer des spectacles au Cirque d'hiver, où quatre à cinq mille personnes se déplaçaient le dimanche ! Padeloup a aussi été visionnaire dans la programmation : il a défendu Wagner quand celui-ci était objet de polémiques, et



s'est engagé en faveur de ses contemporains Lalo, Saint-Saëns, Thomas ou Bizet. Présidente depuis 2003, j'ai demandé à Patrice Fontanarosa, grande figure de l'école française de violon, d'être notre conseiller artistique. Avec lui, nous avons entrepris un gros travail sur la sonorité, le répertoire, les styles, la sensibilité du public. Aujourd'hui, nos salles sont pleines à plus de 95 %. En outre, depuis 2004, nous avons commandé des partitions à de jeunes auteurs et joué plus de vingt-cinq œuvres contemporaines. Nos programmes se sont ouverts à Richard Strauss, Stravinsky, Mahler... Sans oublier le patrimoine français ; en développant par exemple un partenariat avec les éditions Boosey & Hawkes et le musicologue Jean-Christophe Keck autour d'Offenbach. Nous explorons aussi le music-hall, les liens entre Paris et Broadway...

PHOTOS : GUILLAUME CUVILLIER / NICOLAS RUEL / DR

Et nous veillons à accueillir des artistes comme ceux de l'Orchestre national de Jazz ou l'acteur Jacques Gamblin, à créer des rencontres capables de susciter la nouveauté.

**2** Vous semblez dresser le constat d'un orchestre qui va bien. Pourtant, les associations symphoniques comme la vôtre vivent des crises financières récurrentes.

**Vous faut-il toujours combattre pour survivre ?**

**M.R. :** Oui. Notre formation s'est toujours dépêtrée dans des difficultés financières, mais l'époque actuelle est particulièrement dangereuse. On voudrait torpiller la culture populaire qu'on ne s'y prendrait pas autrement. Les tutelles demandent toujours plus de travail pour toujours moins de subventions. Les activités commerciales (« vente » de concerts et autres prestations, *ndlr*), pour lesquelles nous ne recevons aucune aide, subissent une concurrence extrêmement faussée en France de la part des grandes institutions symphoniques. Quant à l'activité associative, garante de notre originalité, elle est scandaleusement peu subventionnée : cent trente-cinq mille euros de la ville, moins de quatre-vingt-huit mille euros de l'Etat...

**3** Comment voisinez-vous avec les autres associations symphoniques que sont Colonne et Lamoureux ? Parleriez-vous de concurrence, de saine émulation ?

**M.R. :** Je ne crois pas qu'il y ait concurrence. Chacun a un profil et, je pense, un auditoire différents. Nous avons essayé d'inventer une « prise de risque » pour les spectateurs, qui finalement nous ont suivis. Quand je suis arrivée, on m'a dit qu'il était impossible de programmer des créations, que la moitié de la salle se viderait. Lorsque cela se produisait, Jules Padeloup redonnait l'œuvre la semaine d'après ! Je suis convaincue qu'entre des publics très pointus et celui d'André Rieu, il existe une grande marge. Du côté des musiciens, la plupart débutent au sein des associations symphoniques, beaucoup leur restent fidèles ensuite. Et nous osons inviter de jeunes chefs, tel le Vénézuélien Domingo Hindoyan cette saison. Sans parler des solistes : nous avons tous le souvenir de France Clidat et Salvatore Accardo qui ont commencé chez Padeloup. Enfin, nous permettons à des familles qui ne veulent ou ne peuvent pas sortir le soir d'écouter de la musique à un horaire différent, le samedi après-midi. D'ailleurs, il n'est pas rare d'entendre des commentaires du type : « C'est chez Padeloup que nous sommes allés à nos premiers concerts... »